

“ Enseigner, transmettre, le traumatisme collectif ” **par Laure Coret-Metzger**

Présentations :

Dans le cadre de ma thèse en cours - menée à Paris 8 et dirigée par Tiphaine Samoyault et Pierre Bayard -, *Traumatisme collectif et écriture de l'indicible : les romans de la réhumanisation* (Afrique noire, Antilles, Amérique du Sud, France), je suis amenée à m'interroger sur la capacité de transmission de textes issus de la colonisation, de la dictature ou des génocides, et donc sur les modalités de leur enseignement. Monitrice, je donne cours à Paris-8, Université de Vincennes-Saint-Denis, en premier et deuxième cycles et bien sûr, les problématiques de mes unités d'enseignement rejoignent celles de mon travail de recherche. Cette année sur la question des règles du roman policier comme propres à recevoir les interrogations identitaires issues de traumatismes historiques, l'an prochain sur la question de l'écriture cinématographique de la Shoah, le problème se pose à moi de comprendre comment faire passer ces textes, ces images, vers un public qui n'est pas forcément prévenu, ou bien prévenu.

À la spécificité des œuvres qui m'intéressent, en ce qu'elles portent en elles la catastrophe collective qu'elles tendent à dénoncer, mais énoncent avant tout et mettent en scène aussi, s'ajoute aujourd'hui un contexte particulièrement violent de réception. S'ajoutent toujours la terreur, la tentation du déni de l'œuvre, du refus du cri trop violent, difficile à entendre. S'ajoute enfin la complexité d'un corpus qui réunit des textes issus de désastres singuliers, dont il ne faudrait surtout pas nier les identités.

C'est dans ce cadre que je participe à la 7ème biennale, afin tout d'abord d'entendre les expériences multiples de l'enseignement, essentiellement de la Shoah. Ma contribution, à partir de mon corpus, porte sur la nécessité d'ouverture de la problématique " mémoires, identités, communautarismes : enseigner l'histoire ". Il me semble en effet que faire passer ces œuvres obligent à présent à en montrer le lien avec l'histoire d'un public souvent lui-même en lien direct avec un autre traumatisme collectif, de la colonisation à la Palestine, en passant par les guerres d'Indépendance. Cela oblige aussi, plus généralement, à se soucier de leur réception, de la capacité du public à en recevoir toute l'horreur sans être contaminé par elle.

Postures théoriques : théorie générale et applications de la littérature

C'est vers le geste comparatiste et la question d'un inconscient à l'œuvre que se tourne ma réflexion, vers également un lien à établir sur ces corpus entre littérature et histoire pour dépasser l'indicible et construire un transmissible. Parce qu'ici la littérature, comme le souhaitaient déjà Etienne et Marino, semble contrainte de faire appel aux autres savoirs : l'Histoire et la Psychanalyse. Ce ne doit pourtant pas être un simple placage, de chronologies, de schémas ou de modèles psychiques pré-établis. Précisément, parce que ces écoles ont été toutes deux construites avant la conscience du génocide, il est

plus qu'important de lire ici. Pour percevoir à l'intérieur même du texte, du film, dans un geste proche de la socio-critique tout autant que de la textanalyse, la société, l'histoire, la subjectivité. Parfois même ces lectures, ces regards, tendent à proposer de nouveaux modèles, de nouvelles possibilités d'écrire l'être humain.

C'est donc dans une démarche de littérature appliquée à la psychanalyse, telle que la propose Pierre Bayard, mais étendue, en écho aux propositions de Claude Duchet et d'Annette Wieviorka, à la sociologie et à l'histoire, que je lirai. Lire l'histoire dans le texte, l'histoire du texte, sans toujours la comparer à celle que proposent les manuels. Lire également le comportement des hommes, la société des hommes représentés par le texte, comme déjà, à propos de la Shoah, le fait Alain Parrau dans son œuvre *Écrire les camps*. Choisir toujours le texte, même parfois contre son auteur, travailler en mots, au plus près de l'écriture, les sens qu'il impose.

L'attitude comparatiste ne consiste alors essentiellement à comparer, à relativiser, à valoriser l'un contre l'autre. Elle participe plus simplement d'une vision particulière de l'œuvre, comme porteuse de son propre savoir cette fois sur l'écriture, autant que sur l'expérience dont elle trace la représentation. Comprendre comment le rescapé, ou le témoin, met en scène le génocide, c'est tout à la fois observer, d'un point de vue particulier, le génocide lui-même, l'homme qui le raconte, et l'écriture qui sert, jusque dans ses impuissances, à le raconter. Par la lecture interviennent des questions de théorie générale de la littérature, ou d'esthétique, telles que l'indicible, l'irreprésentable, les postures du témoin. Ce geste théorique implique parfois la comparaison, en ce sens que deux écritures, dans leur confrontation, dans leurs dissemblances comme dans leurs ressemblances, sont parfois signifiantes quant à l'objet même qu'elles représentent.

Objets théoriques : les génocides

C'est dans ce même mouvement qu'il me semble important de relier, entre eux, les génocides. Déjà certaines études ont porté sur les ressemblances troublantes des discours idéologiques qui ont participé d'une mise en place de génocide des Juifs en Europe comme du génocide des Tutsis au Rwanda. Les " Tutsis " sont ainsi qualifiés couramment de " Juifs d'Afrique ". Le 16 avril, je reviendrai tout juste de Kigali, où j'aurais assisté à une pièce de théâtre bien particulière. En effet, le Groupov, troupe franco-belge pour l'occasion augmentée d'acteurs et d'auteurs rwandais, dont certains rescapés du génocide, a créé en 1999 en Avignon *Rwanda 94, une tentative de réparation symbolique envers les morts à l'usage des vivants*. Cette pièce raconte le génocide, des discours coloniaux qui en ont permis la conception aux complicités internationales qui l'ont laissé commettre. Sur scène, des rescapés parlent au public, l'enjoignant au savoir.

Le 06 avril, date anniversaire des 10 ans du génocide, le Groupov jouera donc à Kigali. Il me semble essentiel, dans une perspective également à rebours sur les œuvres qui ont tenté de représenter la

Shoah, d'évoquer à Lyon la réception, les possibilités de transmission, dans des conditions tout de même particulières : des Belges, aux côtés de rescapés qui jouent sur scène le chœur des morts, parlent aux Rwandais. Mon corpus sera donc double, au moins, tourné vers mon futur enseignement de *Shoah* et mon expérience toute récente de *Rwanda 94*. La réalisation cinématographique éclatant les normes du documentaire d'un Claude Lanzmann se révèle sous un nouveau regard, confrontée à l'écriture collective, hétérogène, du premier mot à la mise en scène, où tous les rôles sont mêlés.

L'inscription en histoire du génocide des Tutsis s'oppose à une certaine forme de sacralisation, qui rappelle finalement le nom de l'Holocauste, contre lequel pourtant écrivait Lanzmann. Le choix d'une construction à plusieurs, internationale et finalement décentrée de tout enracinement national, permet sans doute une meilleure appréhension mais aussi une transmission sinon plus facile du moins plus accompagnée par l'œuvre elle-même, de la dénonciation du génocide. Enfin, la question du deuil, de la parole infinie des rescapés, comme point commun apparemment aux deux œuvres, apparaît finalement dans une dualité lourde de sens : d'une cantate mémorielle toujours ajustée aux informations des rapports d'African Human Rights aux paroles figées jusque dans leur mise en scène, par les questions brutales de l'enquêteur.

La Shoah pour point de départ, sans pour autant en faire un point d'ancrage définitive, s'impose ici tout simplement comme moment de nomination, de reconnaissance de l'acte génocidaire. C'est à partir de la Shoah que massivement on écrit, paroles de témoins, paroles de critiques sur les paroles de témoins, paroles d'historiens, de psychanalystes, sur les archives et leurs commentaires. C'est le geste d'ailleurs figuré dans la pièce *Rwanda 94* elle-même, par lequel la journaliste, en quête d'informations sur le génocide, demande à Jacob, rescapé juif polonais, de l'accompagner, pour mieux entendre, mieux questionner l'histoire.

Le reste

Bien sûr, ceci n'est pas un résumé. Il ne peut être question d'en produire déjà un, avant mon voyage. Face à une problématique de transmission, d'enseignement, ce projet d'assister aux représentations, à Kigali, à Butaré, interdit toutes conclusions qui se limiteraient aux lectures. C'est là véritablement que je verrai comment se construit la réception, comment la parole - qui parfois dans la pièce se fait conférence historique - est ou non entendue des intéressés eux-mêmes, public dont on ne peut qu'espérer, comme le rappelait le metteur en scène du Groupov récemment, qu'il sera constitué de Rwandais : rescapés et tueurs, probablement. Là-bas, c'est aussi la justice, la réparation, la construction d'une mémoire, que je pourrai observer. Mais déjà, d'ici, en assistant, tout ce mois de mars, aux commémorations des 10 ans du génocide, je prépare ma propre lecture, ma propre capacité d'entendre.

C'est pourquoi il me semble important de conclure ce faux résumé en présentant trois sites : www.aircridge.org, de l'Association Internationale de Recherche sur les Crimes contre l'humanité et les Génocides, www.survie-france.org, d'une association française qui travaille sur les rapports Nord/Sud,

et sur les structures de la Françafrique, et enfin www.Ibuka.org, de l'association, proche du pouvoir actuel du Rwanda, qui regroupe des rescapés du génocide et organise des commémorations " officielles " en France. Aircrige et Survie proposent actuellement une série de conférences/débats, qui se concluent sur une Commission d'Enquête Citoyenne sur l'histoire du génocide et plus précisément sur les complicités françaises. La suite, à Lyon.